

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1920

THÈSE

No 246

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Georges BOUIN

LA LUTTE CONTRE

LE PÉRIL VÉNÉRIEN

ET

L'EXPÉRIENCE DE LA IX^E RÉGION

Président : M. JEANSELME, Professeur.

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

9, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1920

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Georges BOUIN

LA LUTTE CONTRE
LE PÉRIL VÉNÉRIEN

ET

L'EXPÉRIENCE DE LA IX^E RÉGION



Président : M. JEANSELME, *Professeur.*

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

9, RUE CASIMIR-DELAVIGNE
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN : M. ROGER

ASSEESSEUR M. POUCHET

PROFESSEURS MM.

Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNEO.
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale.	WEISS
Phimie organique et Chimie générale.	DESGREZ
Pactériologie.	BESANCON
Carasitologie et Histoire naturelle médicale.	BRUMPT
Bathologie et Thérapeutique générales.	N.
Pathologie médicale.	VAQUEZ
Pathologie chirurgicale.	GOSSET
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie.	PRENANT
Opérations et appareils.	DUVAL
Pharmacologie et matière médicale.	POUCHET
Thérapeutique.	CARNOT
Hygiène.	BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
Clinique médicale.	ACHARD
	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la première enfance.	MARFAN
Clinique des maladies des enfants.	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.	P. MARIE
Clinique des maladies contagieuses.	TEISSIER
Clinique chirurgicale.	DELBET
	QUENU
	LEJARS
	HARTMANN
Clinique ophtalmologique.	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	LEGUEU
Clinique d'accouchements.	BAR
	COUVELAIRE
	RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.	J. L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile.	BROCA
Clinique thérapeutique.	A. ROBIN
Clinique d'Oto-rhino laryngologie.	SEBILEAU.

Agrégés en exercice

MM.			
ALGLAVE	JEANNIN	LOEPER	ROUVIERE
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SCHWARTZ
CAMUS	LABBE (HENRI)	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LAIGNEL-LAVASTINE	NOBECOURT	TANON
CHAMPY	LANGLOIS	OKINCZYC	TERRIEN
CHEVASSU	LECENE	OMBREDANNE	TIFFENEAU
DESMAREST	LEMIERRE	RATHERY	VILLARET
GOUGEROT	LENORMANT	RETTERRER	ZIMMERN
GREGOIRE	LEQUEUX	RIBIERRE	
GUENIOT	LEREBoullet	RICHAUD	
GUILLAIN	LERI	ROUSSY	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE DOCTEUR ANDRÉ BOQUEL

Directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie d'Angers.

*Qui m'a si bienveillamment accueilli et
si patiemment dirigé vers la carrière
médicale.*

*En témoignage de profonde reconnais-
sance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR GOUGEROT

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

*Qui, par son exemple et ses conseils, m'a
encouragé à l'action contre le péril
vénérien et a bien voulu inspirer ce
travail.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JEANSELME

Membre de l'Académie de Médecine.

*Qui m'a fait l'honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse.*

AVANT-PROPOS

Le problème de la lutte contre les maladies vénériennes est aisé à résoudre théoriquement puisqu'il repose sur celui de la prostitution et que l'esprit conçoit parfaitement qu'en supprimant celle-ci on supprimerait du coup le péril vénérien.

Il serait toutefois singulièrement utopique d'attendre exclusivement de la disparition de la prostitution le remède au mal vénérien, car si la prostitution n'est pas un mal nécessaire, elle est un mal certainement fort tenace.

Il convient néanmoins de retenir, comme moyen principal de la lutte antivénérienne, la lutte contre la prostitution.

Mais tant que la cause agira l'effet évidemment suivra. C'est pourquoi une seconde nécessité s'impose concurremment, plus urgente peut-être encore : celle de combattre la prostitution dans ses conséquences désastreuses, de s'attaquer à la maladie vénérienne elle-même et d'essayer d'éteindre l'immense foyer contagieux

qu'elle a allumé dans le monde et qu'ont ravivé encore ces cinq années de guerre.

C'est dans ce domaine immédiatement pratique que s'est surtout exercé, dans la IX^e Région pendant les trois dernières années de la guerre, l'effort antivénérien préconisé et activement soutenu par M. le Professeur Gougerot, alors médecin chef du Centre dermato-vénérologique; mais le moyen principal ne pouvait être négligé, et de fait, il ne le fut pas.

L'objet de cette étude est de condenser, en quelques pages, le sens de cet effort, d'indiquer sommairement quelques-uns des moyens qui ont fait leur preuve et dont j'ai pu, pour ma part, constater l'efficacité et enfin d'essayer, en même temps, de dégager quelques suggestions utiles pour la lutte à venir.

PREMIÈRE PARTIE

DE QUELQUES MOYENS PROPRES A ÉTEINDRE LE FOYER CONTAGIEUX

I. — Les « services annexes ».

Éteindre l'immense foyer de contagion qui peu à peu s'est étendu partout est une œuvre extrêmement délicate et de longue haleine et il faut, pour en assurer l'exécution, un organisme parfaitement discipliné correspondant à une direction unique, afin que soit réalisée l'indispensable unité d'action, et cependant assez souple et suffisamment indépendant pour pouvoir, tout en demeurant dans la thèse, s'adapter utilement aux circonstances infiniment variables de lieux, de mœurs et de milieu.

Les dispensaires antivénériens que sont les « services annexes » créés par le *Ministère de l'Intérieur*, constituent déjà un élément d'organisation important.

Le premier, qui servit de modèle et imposa véritablement à l'attention des Pouvoirs publics une idée si féconde en heureuses conséquences, fut celui que fonda, en 1910, à Broca, M. le Professeur Jeanselme, en collaboration avec M. le Docteur Hudelo, en transformant tout simplement une salle de son service en un dispensaire qui permit d'assurer le traitement complet des vénériens, sans leur imposer l'obligation désastreuse et d'ailleurs fort mal supportée d'un long séjour à l'hôpital.

Les résultats furent immédiatement remarquables. « Les malades, constate lui-même M. le Professeur Jeanselme, n'ont pas tardé à donner la préférence à une méthode qui n'aliène pas la liberté et qui n'exige d'eux qu'une perte minime de temps et d'argent. »

Il fallut néanmoins près de quatre années pour que *l'Assistance Publique* se décidât à sanctionner officiellement une initiative qui a marqué un immense progrès dans la lutte contre le péril vénérien puisque l'on s'accorde à reconnaître avec M. le Professeur Jeanselme que le dispensaire ainsi conçu « est, à l'heure actuelle l'arme la plus efficace qu'on puisse apporter au fléau grandissant de la syphilis ».

Il en existe actuellement beaucoup d'autres à Paris et en province. Il faudrait qu'ils fussent généralisés à toute la France, dotés de tout le matériel nécessaire et assurés d'un budget suffisant pour leur permettre de vivre et d'exercer leur action dans toute son ampleur.

Dans un rapport parfaitement documenté, au *Comité National de l'Éducation physique et de l'Hygiène*

sociale, sur l'organisation des « services annexes ». M. le Docteur Louis Queyrat estime qu'il suffirait actuellement, pour desservir toute la France, de 300 « services annexes » ; qu'une somme de quatre millions serait nécessaire à leur installation et, qu'à raison de 24.000 francs par service, un budget de 7.200.000 francs assurerait leur entretien.

« C'est beaucoup, ajoute-t-il, disent les gens à courte vue ; c'est bien peu, disons-nous, si l'on envisage les résultats obtenus ».

Il importerait enfin que ces « services annexes » fussent coordonnés entre eux dans l'ensemble du pays, hors des compétitions politiques et des entraves administratives, sous l'autorité d'un spécialiste qu'il conviendrait de choisir doublé d'un apôtre, et, dans l'enceinte même du département ou de la région, — si nous devons être de nouveau départagés en régions — sous la direction du chef du « service annexe » central.

Les résultats obtenus dans la IX^e Région, dans laquelle M. le Médecin-major Gougerot réussit à grouper, autour du Centre de Tours, quatre sous-centres, quatre « services annexes » départementaux et sept « services annexes » d'arrondissement, militent absolument en faveur d'une telle organisation.

Le « service annexe » ne saurait borner son rôle à la consultation des maladies vénériennes et à leur traitement. Il doit devenir le centre actif de la lutte anti-vénérienne dans toutes ses modalités, et pour cela, il importe que son chef ait l'autorité scientifique et l'indépendance nécessaire pour se faire écouter du maire dont

les pouvoirs en matière de police des mœurs, sont, en l'état actuel de notre législation, certainement excessifs.

II. — Comment atteindre une clientèle qui volontiers se cache.

Il ne suffit pas d'avoir des services de consultations dirigés par d'excellents spécialistes et parfaitement aménagés pour faire un diagnostic, entreprendre et poursuivre un traitement; il faut leur recruter une clientèle. Or si la clientèle vénérienne est malheureusement nombreuse, il est non moins certain qu'elle se cache. Et c'est là le gros danger. Je l'ai constaté pour ma part, non pas parmi les jeunes recrues dont j'ai eu à m'occuper, mais parmi les anciens dont il me fut beaucoup plus difficile de gagner la confiance.

A quoi tient cette mentalité? Au préjugé déplorable qui fait du mal vénérien une maladie honteuse et aussi à l'ignorance profonde où sont les jeunes gens et la plupart des adultes, même instruits, de la nature, des symptômes même grossiers et du danger de ce mal. D'autre part, les prostituées, même conscientes de leur mal et du danger qu'elles font courir, et difficilement accessibles par ailleurs à des sentiments de honte, se dérobent parfois au traitement afin d'échapper au chômage forcé que leur imposera l'hospitalisation. La durée, les ennuis et les difficultés du traitement dont on se fait très généralement une idée exagérée ont également, chez d'autres vénériens, la même conséquence

Il faut tenir compte de toutes ces réalités si l'on veut attirer les malades. Une large publicité permettra d'abord aux intéressés de connaître l'adresse du « service annexe » et les heures de consultation sans enquête compromettante.

Le système de la consultation a deux degrés, inauguré par M. Gougerot et qu'il a fini par imposer malgré d'incompréhensibles hostilités, consiste à englober dans l'organisme même des consultations générales la consultation vénéréologique. Il rend discret à souhait l'accès de celle-ci. Le malade en effet se rend aux consultations générales hospitalières de médecine et de chirurgie où il a coutume de venir et comme il ferait pour une plaie quelconque ou une poussée de rhumatisme. La vérification de son identité, s'il y a lieu, est faite avant son entrée dans la salle d'attente. Il s'adresse à ses médecins habituels (1^{er} degré), et c'est là, dans cette atmosphère, parfaitement anonyme qu'il est repéré par eux et discrètement dirigé vers le spécialiste (2^e degré) qui se tient dans une pièce voisine.

Le calendrier de traitement, combiné par M. le Médecin-major Gougerot, dans le but de servir à la fois d'ordonnance pour les traitements à venir et de feuille d'observation pour les traitements effectués, de telle sorte qu'il ne puisse être déchiffré que par un médecin, répond également à cette nécessité de discrétion qui est le meilleur appât du vénérien honteux.

Contre l'ignorance en matière de mal vénérien si préjudiciable au traitement et si favorable à la contagion, c'est évidemment l'éducation du public qui

s'impose. Nous verrons tout à l'heure quelques moyens pratiques de la réaliser.

Des heures de consultation convenablement choisies, la réduction au minimum du temps d'hospitalisation, l'application systématique du « traitement ambulatoire » chaque fois qu'il sera possible, éviteront aux personnes qui travaillent une perte de temps préjudiciable. M. Gougerot faisait faire les injections arsénicales le soir, afin que le repos de la nuit suivit immédiatement et évitât la moindre incapacité.

Quant aux prostituées, soumises ou non, ce qui importe c'est précisément de leur imposer le chômage par l'hospitalisation tant qu'elles sont contagieuses.

Il n'est pas illogique de penser qu'un certain nombre d'entre elles puissent être accessibles à de bons sentiments et susceptibles de comprendre la nécessité, non seulement dans l'intérêt de leur clientèle mais dans leur intérêt propre, de se soigner et d'interrompre en cas de maladie, l'exercice de leur déplorable profession, mais il est prudent, tout en les invitant à faire acte de bonne volonté et en les encourageant dans cet acte en leur rendant, par exemple, moins pénible le séjour dans les hôpitaux, qui actuellement sont trop souvent de véritables prisons, de prendre à leur égard toutes mesures générales de précaution et de coercition nécessaires pour les empêcher de répandre la contagion.

Si critiqué qu'il soit, si critiquable qu'il puisse être à certains égards, le système de la réglementation a du moins cet avantage énorme d'assurer, autant qu'il est possible, la surveillance des prostituées et, suivant

le mot toujours vrai du Professeur Fournier, « il tombe sous le sens le plus élémentaire que dès qu'une fille malade est emprisonnée, on a sauvé du mal qu'elle porte en elle tous les hommes qu'elle aurait reçus. »

A la place du mot « emprisonnée », nous mettrions volontiers le mot « hospitalisée », et avec M. le Professeur Gougerot, afin toujours d'encourager la bonne volonté, nous demanderions encore que la surveillance sanitaire fut distincte de la surveillance policière; celle-ci se contentant d'exiger le certificat de santé que la prostituée devrait périodiquement obtenir du « service annexe » (à des heures distinctes naturellement de celles réservées aux autres vénériens), ou même d'un médecin, choisi par la prostituée, mais agréé par le « service annexe ». C'est le « système de douceur » de M. Gougerot.

La mise en carte impliquant la visite médicale périodique, et la dénonciation de son partenaire par la victime sont deux moyens, qui ont été mis en œuvre, dans la IX^e Région, pour repérer la source contagieuse et en interrompre le débit. Le premier est d'une efficacité certaine, l'expérience le prouve, en même temps qu'elle prouve le danger particulièrement redoutable de la prostitution clandestine. Deux exemples entre autres : A Saumur, dans l'armée américaine, on observe, en cinq mois, cinq cas de blennorrhagie pendant que sont ouvertes aux soldats les maisons publiques et, celles-ci venant à leur être fermées, on en compte 13 cas en 15 jours. A Poitiers, pendant les deux dernières années de la guerre, aucun militaire de la garnison n'est

syphilitisé par une prostituée officiellement surveillée.

Quant à l'autre moyen, dans mon expérience personnelle du moins, s'il a donné quelque utile résultat, c'est chez les jeunes recrues; chez les anciens il ne m'a procuré que des désillusions parfois plaisantes, mais il semble toutefois que, l'éducation aidant, ce procédé pourrait devenir efficace pour dépister la prostituée clandestine et contagieuse.

Ce sont en effet de faux préjugés qui s'opposent à cette dénonciation discrète au médecin. En fait, elle est saine, utile et légale en somme, car ces personnes contaminées et contagieuses sont pour la société un pire danger que les malfaiteurs : assassins, voleurs et autres que la loi prescrit de dénoncer.

On pourrait aller plus loin et, à l'instar des pays scandinaves où la déclaration est obligatoire, sans dénonciation toutefois si le malade consent à se soigner, ou de l'État de New-York, dont le code sanitaire prescrit au médecin de signaler immédiatement au département sanitaire d'État tout vénérien qui viole les prescriptions très précises et très détaillées de ce code et devient un danger pour la santé publique, chercher les moyens d'obliger non seulement les prostituées mais tous les vénériens à accepter un traitement qui est en réalité une mesure de salut public.

Mais ce sont là des suggestions qui, actuellement répugnent à nos mœurs et dont la réalisation, en tout cas, est subordonnée à l'éducation du public qui en est encore à ses tous premiers pas.

III. — Propagande antivénérienne et prophylaxie immédiate.

« Je suis persuadé, écrit M. le Professeur Gougerot, que si le public connaissait réellement le danger des maladies vénériennes, il prendrait d'une part de réelles précautions pour ne pas s'exposer au danger, pour se prémunir s'il s'y exposait, s'observer après le danger, consulter dès l'apparition des lésions, se traiter avec persévérance : d'autre part, effrayé du danger, il réclamerait lui-même les mesures prophylactiques qui actuellement heurtent nos préjugés. »

Cela est l'évidence même et les faits que j'ai pu observer corroborent absolument ces conceptions théoriques.

Cette éducation s'impose pour tous, adultes et jeunes gens, car l'ignorance des uns égale celle des autres, mais elle vise surtout les jeunes gens plus exposés, plus faciles à atteindre et moins difficiles à convaincre. Elle n'exclut pas les jeunes filles. Elle se confond, jusqu'à un certain point, avec l'éducation morale, dont nous parlerons tout à l'heure, et en tous cas s'appuie toujours sur elle, mais elle s'en distingue, et ses moyens particuliers doivent être appropriés au but qu'elle poursuit qui est d'éviter non pas la faute morale mais la contamination physique et toutes ses déplorables conséquences.

C'est pourquoi, sans approuver la faute, en la déplorant, elle poursuit son enseignement jusque dans la

chambre même de la prostituée et multiplie encore, après l'acte sexuel, les conseils prophylactiques sans craindre d'insister et de préciser les détails, car il le faut.

Le petit tract de M. le Médecin-major Gougerot « Soldat ! défends-toi contre les maladies vénériennes ! » qui fut répandu à profusion dans toute la IX^e région, contient vraiment la substance de tout cet enseignement antivénérien.

Soldat ! Défends-toi contre les maladies vénériennes !

I. — Tu as entendu parler des dangers de l'alcoolisme et de la tuberculose ; sais-tu qu'un troisième danger : les maladies vénériennes, la chaude-pisse (ou blennorrhagie) et la vérole (ou syphilis) menacent encore la France dans sa race ; on en parle peu parce qu'un préjugé en fait des maladies secrètes, honteuses. Mais je te parle crûment, sans mâcher mes mots parce qu'il s'agit de ton salut, de celui de ta famille et de la France. Ne plaisante pas surtout en lisant cette feuille, c'est trop grave pour en rire.

Sais-tu, en effet, que la blennorrhagie mal soignée peut te rendre stérile et impuissant « en tombant dans les bourses » ; qu'elle peut te rendre impotent en attaquant les jointures ; sans compter les rétrécissements, maladies de vessie et des reins ; qu'elle peut rendre ta femme infirme, stérile, détraquée, et la tuer par péritonite ; qu'elle peut rendre aveugles tes enfants ? Une vieille goutte matinale chronique négligée suffit pour provoquer ces désastres.

Sais-tu que la syphilis est plus terrible encore ? Qu'elle peut te rendre fou, gâteux, paralysé, te couvrir d'ulcères, infecter ta femme, la faire avorter, te donner des enfants mal bâtis, idiots, épileptiques, qui seront ta honte ? Je n'exagère pas !

c'est la vérité! il faut que tu le saches, et ne crois pas le camarade qui se glorifie d'avoir eu plusieurs chaude-pisses et la vérole; tu le vois bien portant... en apparence, mais tu ne sais pas ce qu'il deviendra plus tard, car la vérole dure des années et reprend quand on s'y attend le moins.

II. — Essaie donc d'éviter ces dangers, maintenant que tu les connais. Le meilleur moyen est de « t'abstenir »; ne crains pas que la continence sexuelle te fasse courir de dangers, nous te l'affirmons : au contraire, elle te conservera toutes tes forces.

Si tu es marié, tu le dois absolument à ta femme et à ta famille. Si tu n'es pas encore marié, pense à ta famille future, car ces maladies durent des *années* et restent contagieuses pendant des années.

Songe à ta honte, si tu rapportais ces maladies à ta maison; si tu contaminais ta femme, tes enfants, tes parents, tes amis, en les embrassant, en mangeant avec eux! Pense à ta colère si un ami venait, en mangeant à ta table, contaminer ta famille, ou en se mariant avec ta sœur ou avec ta fille!

III. — Méfie-toi surtout des rôdeuses qui te racoleront sur le trottoir autour des gares, au cabaret, dans l'arrière-boutique, au théâtre. Toutes ont de vieux restes de contagion qui ne se voient pas, et peuvent t'infecter; une sur deux a la vérole! Vois donc tes risques!

Ne te fie pas aux apparences : une femme présentant les meilleures apparences (propre, mariée), bien habillée, une petite ouvrière, une bonne, peuvent te contaminer. Il n'y a pas malheureusement que les femmes publiques qui donnent ces maladies!

Ne crois pas que pour attraper ces maladies il faille « être un noceur »; un seul écart suffit! Méfie-toi surtout de toi après boire! Tu paierais cher une seule ivresse!

IV. — Après tout! mieux vaut les « femmes publiques » dites « en carte », ou la « maison publique » si tu ne veux pas t'abstenir! mais ne crois pas que tu n'y attraperas rien, car le

médecin a beau surveiller les femmes, leur maladie n'est pas toujours visible, et une femme, saine le matin, peut être malsaine le soir. Néanmoins, demande-leur leur carte de visite médicale : c'est une sécurité pour toi.

Avant l'acte, exige que la femme prenne une injection antiseptique; graisse-toi les organes (demande de la pommade au Major) : mets-toi un préservatif.

Après l'action, urine et savonne-toi si tu peux, largement ; va dans les trois heures au « *cabinet prophylactique* » de ta caserne, ou use des « *nécessaires prophylactiques* » dont le Major t'a parlé. La sécurité n'est pas certaine; mais ce sont là les meilleures précautions.

V. — Ne crois pas qu'on n'attrape la vérole que par l'acte sexuel : un baiser, une caresse peuvent t'infecter à la bouche et au doigt !

Ne te sers que de tes affaires de toilette : brosse à dents, serviette, rasoir, quart, fourchette, pipe, cigarettes, clairon, crayon; car si ces objets ont été touchés par un vérolé, ils peuvent te contaminer.

Ne laisse pas embrasser tes enfants.

VI. — Lave-toi, tous les jours, les organes dans tous leurs replis et observe-les; souviens-toi que la vérole peut n'apparaître que 20, 30 jours après qu'on l'a attrapée, et qu'au début le chancre peut être une tache toute petite et propre. Aussi dès que tu as la moindre chose, va la montrer le plus tôt possible à ton médecin et non à un pharmacien; n'écoute pas les remèdes des camarades, et méfie-toi surtout des réclames quelles qu'elles soient (annonces des journaux, etc.); ne te soigne pas toi-même tout seul. Ne crains pas que ta maladie soit révélée : *le médecin te gardera le secret aussi bien à la caserne que dans la vie civile*. Plus tard, dans la vie civile, si tu n'as pas d'argent, va à la consultation gratuite de l'hôpital (Hôpital St-Louis à Paris; service annexe dans la ville voisine).

VII. — Si tu as eu la malchance d'être infecté, écoute bien

les conseils de ton médecin, traite-toi bien et longuement; c'est le seul moyen de réduire les risques au minimum!

Si tu as une maladie vénérienne, lave-toi les mains après avoir touché à tes organes et ne touche pas à tes yeux. Si tu as la vérole, méfie-toi qu'un simple baiser peut transmettre ta maladie; aie tes objets à toi : verre, pipe, brosse à dents, etc. Si tu as n'importe quelle maladie vénérienne, abstiens-toi de tout rapport, et même si tu as eu ces maladies *il y a plusieurs années*, fais-toi examiner par ton médecin et ne te marie qu'avec l'autorisation du médecin. Rappelle-toi que des vérolés qui ont contaminé d'autres personnes, même involontairement, ont été poursuivis et condamnés en justice.

Le fait d'avoir déjà eu la chaude-pisse et la vérole ne met pas à l'abri de nouvelles contagions; au contraire, on reste prédisposé à attraper des maladies vénériennes.

En résumé, veux-tu avoir une belle santé, une belle famille, de beaux enfants? Veux-tu qu'après la victoire la France ne soit pas ravagée par la maladie et par la dépopulation? (car la vérole a fait plus de victimes en dix ans que la guerre). Alors défends-toi contre les maladies vénériennes!

Soldat, tu dois conserver ta santé pour la défense de la patrie; sois fidèle à ta femme; si tu n'es pas marié, marie-toi jeune et conserve-toi bien portant pour ta femme, tes enfants, ton père et ta mère!

Les moyens de porter cet enseignement au public ne manquent pas. La conférence, de préférence avec projections, pour la rendre à la fois plus attrayante et plus persuasive en est un excellent, que les Américains ont multiplié avec une persévérance qui a porté les meilleurs fruits et qui a donné d'excellents résultats également dans la IX^e Région.

Deux modèles de conférences rédigées par M. le Professeur Gougerot l'une pour les hommes, l'autre pour

les femmes, toutes deux illustrées de projections, sont mises gratuitement à la disposition des propagandistes au *Musée pédagogique* (41, Rue Gay Lussac, à Paris) qui, au cours de cet hiver, est devenu une véritable École de propagande où professeurs, instituteurs, directeurs et directrices de patronages sont venus, autour de la chaire de M. le Professeur Gougerot, s'instruire pour instruire à leur tour.

Ont été également utilisés avec succès : brochures, tracts, distribués à l'issue des conférences, papillons, affiches, multipliés partout où il est possible et utile de le faire, dans les chambrées, dans les ateliers, dans les locaux publics, dans les urinoirs, en place des réclames charlatanesques que l'Administration municipale de Paris, donnant l'exemple à toute la France, vient enfin de proscrire, dans la chambre même de la prostituée.

Le texte de ces affiches varie naturellement suivant les circonstances, les lieux et aussi les catégories de personnes auxquelles elles s'adressent.

Dans les lieux publics, elles peuvent être, comme celle-ci, par exemple du *Comité national de l'Éducation physique et de l'Hygiène sociale*, un simple cri d'alarme qui est en même temps un premier acte offensif contre la désastreuse conspiration du silence :

« Français, prenez garde ! le Boche est vaincu, mais des ennemis plus grands restent à combattre et d'abord : l'alcool, la tuberculose et la syphilis », ou une attaque précise contre le préjugé de « maladie honteuse » comme cette autre, du même *Comité*, franchement intitulée : « La Syphilis ».

« La Syphilis n'est pas une maladie honteuse. Elle n'est pas toujours une maladie vénérienne. Elle résulte souvent d'une contamination accidentelle. C'est une maladie microbienne comme la tuberculose. C'est une maladie contagieuse insidieuse et traître qui se transmet par contact direct ou indirectement par l'intermédiaire d'objets divers (fourchettes, verres à boire, objets de fumeurs, etc.)

« La Syphilis est une maladie grave, mais elle est guérissable :

« La Syphilis, danger redoutable pour l'individu, la race et la patrie, disparaîtrait si tous les syphilitiques se faisaient soigner... »

Dans les casernes, les ateliers, les hôpitaux, les urinoirs... elles peuvent revêtir le caractère de propagande contre la prostitution clandestine que vise ce papillon de la collection de M. Gougerot :

Méfiez-vous des maladies vénériennes.

Toute prostituée saine est pourvue d'une carte d'identité jaune où le Médecin inscrit les dates des visites qu'elles a subies :

Vérifiez la date de la dernière visite médicale qui ne doit pas dater de plus de 4 jours.

La visite médicale même régulièrement faite ne donne pas une sécurité absolue, mais c'est la meilleure garantie connue.

Toute prostituée qui refuse de présenter sa carte jaune doit être considérée comme suspecte.

Eloignez-vous d'elle.

Méfiez-vous des nouvelles arrivées :

80 pour 100 sont malades.

Elles peuvent donner en détail les conseils de prophylaxie immédiate avant et après l'acte sexuel ou du moins rappeler l'importance de ces précautions et les moyens d'y recourir.

Français, faites comme nos alliés américains

Après tout contact vénérien, *désinfectez-vous* pour éviter les maladies vénériennes car une personne saine en apparence peut vous contaminer.

Faites cette désinfection *dans l'heure* qui suit le contact, en tous cas au plus tard 3 heures après.

Faites-le, soit immédiatement chez la femme *qui doit* avoir le matériel nécessaire, soit chez vous avec un nécessaire prophylactique individuel de poche, soit chez un pharmacien, ou si vous êtes militaire à la cabine sanitaire de votre caserne : allez trouver à l'infirmerie, l'infirmier qui est de garde de jour et de nuit et qui astreint au secret.

A ces précautions après le contact, ajoutez des précautions *avant le contact* : enduisez-vous de pommade au calomel ou à défaut, de n'importe quelle graisse et mettez un préservatif.

Demandez au Médecin-Major une instruction prophylactique détaillée et l'adresse des cabines sanitaires.

Elles peuvent mettre le vénérien en garde contre les dangereuses entreprises des charlatans et lui indiquer la marche à suivre pour se traiter correctement.

Une maladie vénérienne est toujours chose grave, souvent pour le présent mais surtout pour l'avenir, pour vous, votre femme et vos enfants.

Pour la soigner, vous devez toujours avoir recours aux soins de votre docteur, *ne vous soignez pas vous-même, ni par correspondance*. Méfiez-vous des réclames.

Observez-vous chaque jour à votre toilette du matin et à la moindre chose allez consulter :

Pour les militaires, votre médecin-major.

Pour les civils et les civiles, allez trouver votre médecin et si vous n'en avez pas les moyens, vous trouverez conseils et soins gratuits donnés avec discrétion au *service annexe* qui existe dans toutes les grandes villes (on demandera l'adresse à l'hôpital ou à la mairie).

M. Gougerot n'a pas hésité à entreprendre, par les mêmes moyens, l'éducation de la prostituée elle-même. Voici un modèle des conseils d'hygiène prophylactique qu'il leur adresse.

« Conseils d'hygiène prophylactique ».

Lisez et observez dans votre intérêt.

Votre intérêt de santé personnelle et de bonne renommée est de rester saine, c'est-à-dire de prendre toutes les précautions pour ne donner à personne la gale, la blennorrhagie ou la syphilis. Vous exposant journellement à la contagion, il faut donc vous protéger chaque jour.

1° Une extrême propreté générale et génitale est indispensable.

2° Abstenez-vous lorsque vous avez la moindre écorchure, car la plus petite plaie des organes sexuels est une porte ouverte à la contagion.

3° Ne croyez pas que la vérole ne s'attrape que par l'acte sexuel, elle s'attrape par la bouche ; par les doigts, etc. : les « préliminaires » peuvent être sources de contagion. Refusez donc toute succion, notamment sur la bouche, siège habituel de plaques muqueuses, agents actifs de la syphilis et habitat des crachats de la tuberculose pulmonaire.

4° Eloignez tout homme reconnu malade; n'hésitez donc pas à regarder votre partenaire avant l'action, surtout ses lèvres et ses organes génitaux. Refusez tout contact avec un homme qui a des écorchures si petites soient-elles, un bouton, une goutte à l'urèthre, ou l'urèthre rouge.

5° Ne croyez pas qu'ayant déjà eu une maladie vénérienne vous ne risquez rien d'une nouvelle contagion; tout au contraire vous êtes plus prédisposée qu'une autre à rattraper la chaude-pisse et la syphilis (vérole) s'aggrave par l'apport de germes nouveaux.

6° Les maladies vénériennes restent souvent contagieuses après la disparition des accidents visibles, méfiez-vous qu'un homme peut être contagieux bien qu'il ne présente rien de visible; aussi proposez toujours à votre partenaire l'usage de préservatif et l'onction de pommade au calomel à 30 p. 100.

7° *Avant* chaque rapport sexuel prenez une injection antiseptique au bœck et enduisez-vous de vaseline antiseptique au calomel.

8° *Après* chaque client, savonnez-vous largement les parties sexuelles, urinez et prenez une injection en position horizontale avec votre bœck et une solution antiseptique (sublimé au 1/1000 ou une cuillerée d'eau de javel par litre d'eau). Pour que l'injection agisse bien, fermez la vulve de temps en temps avec les doigts appuyant sur la canule afin de distendre le vagin; puis réenduyez-vous de pommade au calomel.

9° Conseillez à votre partenaire de prendre lui aussi des précautions prophylactiques : savonnage, injection uréthrale de protargol à 1 p. 100, onction de pommade au calomel suivant les conseils de l'affiche que vous connaissez; car tout homme, qui se dit contaminé par vous, nuit à votre réputation.

10° Les jours de repos, prenez quand même une injection vaginale.

11° Soyez sobres, fuyez les poussières et l'alcool qui donnent la tuberculose; les apéritifs ne donnent pas mais enlèvent

l'appétit, fuyez les cabarets, restaurants, cafés, brasseries.

12° La visite médicale est faite dans votre intérêt aussi bien que dans celui de la société, ne l'évitez donc pas. Si vous vous tenez bien, vous n'aurez plus de contact avec la police, faites-vous inscrire pour la visite à l'heure spéciale du service annexe et vous n'aurez plus à faire qu'au médecin.

13° Si vous ne suivez pas ces conseils hygiéniques, la blennorrhagie, la syphilis, la tuberculose, l'alcoolisme vous guettent; ils vous mèneront bientôt à l'hôpital, puis à la mort.

Si vous suivez ces prescriptions, vous comprendrez que la mesure qui vous impose de ne pas aller à l'hôtel, mais de recevoir chez vous vos clients n'est dictée que par votre propre intérêt. En effet à l'hôtel vous ne trouverez aucun des objets de toilette qui vous sont indispensables. Vous les possédez chez vous, vous êtes accoutumée à leur usage et vous êtes sûre de leur propreté.

14° Si vous avez la moindre lésion, la plus légère écorchure, des rougeurs, des pertes jaunes ou verdâtres empesant le linge, allez consulter votre médecin, ne vous soignez pas par correspondance. Si vous n'en avez pas le moyen, aller voir le médecin du service annexe qui vous donnera conseils, soins et médicaments gratuitement.

15° Toutes les grandes villes de France ont maintenant un service annexe où vous pourrez consulter; demandez-en l'adresse à l'hôpital ou à la mairie.

Vulgarisez ces conseils parmi vos compagnes et chez vos partenaires; faites leur connaître qu'ils trouveront, eux aussi, dans ces services annexes tous les soins et conseils gratuits avec toute la discrétion possible.

Et pour donner un ultime conseil à l'imprudent qui va risquer sa santé dans un contact, toujours hasardeux, quelles que soient d'ailleurs les précautions prises de

part et d'autre, M. Gougerot est allé jusqu'à se servir de la carte d'identité de la prostituée qui reproduit le texte des trois « papillons » que nous avons cités.

L'idée de la prophylaxie avant et après le rapport sexuel par l'antisepsie de la région génitale est une idée française. Elle fut proposée, dès 1907, par M. Chéron pour combattre le mal vénérien dans notre armée. On l'accueillit malheureusement par des moqueries et elle perdit du coup toute possibilité d'action. Elle nous est revenue d'Amérique avec l'armée américaine où l'usage du cabinet prophylactique fut rendu obligatoire et attentivement a exercé le contrôle de ses clients.

Elle fut reprise dans la IX^e région par l'initiative des M. le Médecin-major Gougerot, et appliquée avec plus ou moins de zèle. Chaque agglomération militaire eut son cabinet prophylactique, mais sans obligation pour le militaire d'y recourir et sans contrôle aucun de ses clients bénévoles. Il est donc impossible de juger par nous-mêmes de son efficacité, mais les résultats obtenus dans l'armée américaine lui donnent un rang de choix parmi les divers procédés de la lutte antivénérienne puisque, suivant les statistiques, la morbidité qui avant l'obligation était de 12, 13, 15, 17 pour 100 est tombée, après à 4, 3, 2, 1 pour 1000.

L'obligation faite aux matrones, comme cela se pratique en Italie par exemple, et aux prostituées en chambre de tenir à la disposition des clients un cabinet prophylactique convenablement aménagé, le nécessaire individuel de poche d'autre part constituent encore deux moyens pratiques — celui-ci surtout peut-être, en

l'état l'actuel de nos mœurs — d'assurer efficacement la protection des organes sexuels.

Quelle que soit la valeur propre à chacun de ces procédés il n'est pas douteux que dans l'ensemble leur emploi dans la IX^e Région a donné des résultats extrêmement encourageants.

Dès Août 1917, M. le Médecin-major Gougerot qui centralise tous les renseignements sur la lutte dans la IX^e Région, peut écrire : « D'énergiques traitements d'attaque suivis du traitement régulier ont fait presque disparaître de la IX^e Région les syphilis secondaires et tertiaires, sauf les nerveuses ».

En Mai 1918, il constate qu'en milieu militaire « les affections vénériennes qui avaient augmenté, tendent à diminuer », et que « parmi les prostituées, les résultats ont été frappants lorsque la surveillance est bien faite ».

C'est surtout par des causeries familières et des entretiens particuliers, que mes jeunes recrues provoquaient elles-mêmes, que j'eus occasion de poursuivre mon enseignement anti-vénérien après la causerie réglementaire prescrite avant leur première sortie de la caserne.

Les circonstances ont fait que les jeunes gens dont j'ai eu à m'occuper et qui appartenaient aux classes 1918 et 1919 et un certain nombre, comme engagés, à la classe 1920 n'avaient pas eu, pour la plupart, l'occasion de s'abandonner encore à leurs bas instincts.

C'est pourquoi sans doute ma propagande eut auprès d'eux un succès qui, je l'avoue, m'a étonné moi-même et dont l'efficacité s'affirme encore me semble-t-il par

comparaison d'une année à l'autre, la classe 1919 mieux instruite, mieux prévenue, par un moniteur moins expérimenté sans doute, ayant moitié moins souffert que sa cadette, elle-même d'ailleurs relativement épargnée puisqu'elle ne connut aucun cas de syphilis postérieur à l'incorporation et 12 cas de blennorrhagie seulement sur un effectif de 1.200 hommes.

Il serait déplorable certainement d'attendre pour entreprendre cette éducation l'âge ordinaire de l'appel sous les drapeaux.

Elle doit être commencée beaucoup plus tôt puisqu'elle a pour but de parer à un danger qui menace le jeune homme ou la jeune fille, arrivés à l'âge de puberté, quand, pour une raison ou pour une autre, ils échappent à la surveillance de la famille.

Sinon trop souvent *sero medicina paratur...*

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE CONTRE LA PROSTITUTION

Le péril vénérien, à parler exactement, n'est pas exclusivement dans la maladie vénérienne et toutes les conséquences physiques et sociales qu'elle entraîne, il est également dans la faute morale dont, en dernière analyse, on peut bien dire qu'elle est, au point de vue social qui nous occupe ici, un danger pire encore que l'autre, — dont elle est d'ailleurs la cause, — parce qu'elle épuise essentiellement la vitalité de la race en détournant l'amour de sa fin naturelle qui est la procréation.

C'est pourquoi, sous peine d'échouer finalement dans notre effort, pour sauver notre Société du péril vénérien, il importe d'agir aussi contre la prostitution, source de ces deux maux.

La misère, aidée de l'ignorance, l'appétit de paresse et l'envie du luxe sont les trois grands pourvoyeurs de la prostitution ; les cabarettiers de rendez-vous, les louches

hôteliers qui louent des chambres à l'heure aux couples de passage, les proxénètes de l'un et l'autre sexe, les souteneurs de tout âge et de tout rang sont ses agents, mais c'est sur l'instinct sexuel dévoyé qu'elle se fonde et c'est lui qui, pour satisfaire son insatiable passion, et, tout en s'épuisant en d'inutiles contacts, alimente le fleuve d'or indispensable à la vie parasite de la prostitution.

I. — De quelques moyens propres à entraver le recrutement des prostituées.

Quand nos alliés américains quittèrent la IX^e Région, privant du coup les recrues nouvelles, que leur arrivée avait suscitées à la prostitution, d'une clientèle à la fois généreuse et assidue, on vit, du jour au lendemain, les coquettes de la veille reprendre l'aiguille en soupirant, les bonnes en rupture de tablier en ressaisir précipitamment les cordons et les cuisinières débauchées revenir sagement à leurs casseroles.

C'est bien la preuve que la prostitution est un métier plus qu'une passion et que la prostituée née, celle dont on dit qu'elle a « le vice dans le sang » est un être anormal, relativement rare.

De cette constatation dont le fait que je cite n'est qu'une illustration nouvelle, découle d'elle-même cette suggestion que ce n'est point en persécutant, sans discernement, la prostituée qui, le plus souvent, n'est qu'une malheureuse digne de pitié, victime de son éducation et de son ignorance de la lâcheté d'un homme et de l'infirmité de nos institutions, ou tout simplement de

l'occasion, qu'on entravera le recrutement de la prostitution ; mais d'une part en dépouillant le métier lui-même de son faux prestige et de sa valeur relative réelle, si j'ose dire et d'autre part en supprimant les occasions qu'on se plait, semble-t-il, à multiplier sous les pas des jeunes filles et, après la chute, en leur tendant pour les relever une main charitable.

C'est de cet esprit que s'inspire la campagne que mène si activement M. le Professeur Gougerot contre la prostitution. Organiser dans notre société le travail de telle sorte que la femme puisse être rétablie, en sa dignité de reine du foyer afin d'y accomplir son devoir de mère, d'éducatrice et de fidèle gardienne des jeunes vies qui lui sont confiées. Rendre suffisamment rémunérateur le travail féminin pour qu'il ne subsiste nulle excuse de lui préférer le métier de prostituée.

Prévenir, par la création de caisses de secours et d'ouvriers, les dangers du chômage si redoutables pour la vertu à cause de la misère, mauvaise conseillère, qu'il occasionne et des loisirs, tentateurs de paresse, qu'il crée.

Rendre la vie impossible à la prostitution clandestine qui en même temps qu'elle est une source intarissable de contagion constitue, par les facilités qu'elle donne, la liberté licencieuse qu'elle sauvegarde, et l'anonymat qu'elle permet, un centre de recrutement particulièrement important.

Et pour cela lui fermer la porte des cabarets borgnes et des hôtels louches qui sont ses abris complaisants autant qu'intéressés, par exemple en exigeant de la pros-

tituée qu'elle ait un domicile fixe et en même temps, du tenancier de ces établissements qu'il se conforme strictement à la loi qui lui prescrit de relever sur son livre de police, et d'après d'authentiques pièces d'identité, l'état-civil de tous ses clients et clientes d'un jour ou d'une heure, *sans omission*.

Rendre la vie impossible à toutes les professions plus ou moins avouables qui gravitent autour de la prostitution, se nourrissent d'elle et sont ses plus flagrants et ses plus efficaces soutiens.

En Amérique, où ces choses-là sont dès maintenant possibles, on a ainsi désinfecté une large zone autour des camps tout simplement en décourageant les professionnels de l'un et l'autre sexes. Mais en même temps qu'on supprimait les amusements malsains, les occasions, les tentations, on s'empressait de leur substituer des récréations décentes, des occupations intellectuelles et sportives agréables et utiles dont on s'ingénia à rendre l'attrait tel que toute comparaison fut à leur avantage.

Fonder des patronages de garçons, de filles, des œuvres post-scolaires, des cours du soir, des cercles, des salles de lecture, des hôtels pour recueillir et protéger les jeunes filles particulièrement, mais aussi les jeunes gens que n'abrite plus le toit familial, des groupes sportifs, des sociétés musicales et théâtrales qui ne soient ni des écoles d'immoralité, ni des lieux de rendez-vous, multiplier les foyers du soldat..., c'est élever une digue contre le flot montant de la prostitution et gêner son recrutement en arrachant les jeunes

filles au danger, sans cesse renaissant, de l'occasion de la tentation, de la séduction, et en empêchant les jeunes gens d'être eux-mêmes, pour elles, une de ces occasions, l'un de ces dangers.

Quelle victoire encore contre la prostitution, sans compter tant d'autres avantages par ailleurs, si la coutume du mariage précoce, qui fit jadis si belles ses preuves, se substituait, dans nos mœurs, à celle du mariage pour ainsi dire *in extremis* qui réalise lentement, mathématiquement, le suicide de notre race.

Quelle victoire encore si l'adultère était réprimé comme l'exige l'ordre social; si le séducteur doublé du lâche qui abandonne sa pitoyable victime était impitoyablement poursuivi; si le contaminé pouvait avoir recours judiciairement contre le contaminateur...

La jeune fille succombe. Gardons-nous de lui jeter la pierre — ne sommes-nous pas tous coupables de sa ruine? — Tendons-lui une main secourable comme le veut M. le Professeur Gougerot qui a prévu, dans sa collection de propagande, une feuille d'avertissement pour la prostituée à ses premiers pas dans la voie mauvaise; prévenons-la de son erreur, des dangers qu'elle court, montrons-lui l'impasse où elle s'engage : la misère probable, le mal vénérien fatalement, le déshonneur, l'isolement dans la honte..., provoquons l'intervention des OEuvres charitables comme l'*OEuvre libératrice*, 1, Avenue Malakoff, à Paris, ou l'*OEuvre du Bon Pasteur*, à Angers, afin que tout soit fait pour la sauver.

Si néanmoins elle s'obstine, il faut qu'elle supporte les conséquences de son obstination et qu'elle se soumette à une surveillance sanitaire exacte, absolument exigée par le souci de l'intérêt commun ; mais, là encore il convient de ne pas barrer le chemin du retour et de ne pas précipiter, par une réglementation policière maladroite, la prostituée à de pires abîmes ; mais d'entretenir, tant qu'il est possible, dans son esprit et dans son cœur, l'attrait du repentir et de lui en proposer les moyens.

C'est toute la question de la réglementation de la prostitution qui se pose là. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de l'examiner, même dans ses grandes lignes, mais il semble bien qu'on puisse conclure, de l'expérience de la IX^e Région, qu'il serait fort dangereux, en France, en l'état actuel de nos mœurs, d'abolir la réglementation et de se priver ainsi d'un moyen de lutte manifestement efficace contre la contamination vénérienne et contre la prostitution elle-même, car s'il s'agit de relever la prostituée, il s'agit aussi de protéger la société et l'on ne saurait réclamer, pour la femme prostituée, en révolte contre elle, les mêmes droits que pour la femme honnête qui, dans son sein, remplit le rôle que lui assigne la loi naturelle.

Il serait à désirer toutefois que la réglementation fut modifiée dans le sens de la douceur qu'indique M. le Professeur Gougerot et qui, en somme, répond aux vœux des abolitionnistes, rendue plus souple, plus apte à se conformer aux circonstances et à se prêter à divers classements de la prostituée, correspondant à un régime

de rigueur variable, suivant son état de déchéance morale, la docilité dont elle fait preuve et en somme l'espèce de danger social qu'elle constitue.

II. — L'éducation morale et l'enseignement sexuel.

Il reste un moyen de premier ordre de combattre la prostitution : s'appliquer à détourner les jeunes gens et les jeunes filles des erreurs et des appétits vulgaires par une éducation morale et sexuelle attentive à ne proposer à leurs énergies qu'une orientation franchement conforme à leurs fins naturelles.

En entraînant ainsi nos jeunes gens nous avons en effet la certitude logique, absolue, de les protéger contre la séduction et de les armer contre les entreprises des agents intéressés de la prostitution qu'ils rencontreront inévitablement sur leur chemin et auxquels, sous un faux prétexte de pudeur, qui est notre grande faiblesse, nous les livrons sans défenses, victimes presque fatales parées, si j'ose dire, par les mains imprévoyantes de leurs parents pour l'immonde sacrifice.

Et, par contre coup, en diminuant sa clientèle, nous frappons dans ses forces vives l'affaire colossale et scandaleuse qu'est la prostitution avec tous les commerces louches qui gravitent autour d'elle, l'encadrent et la renforcent singulièrement.

Dans ce sens, où nous sommes certains de ne jamais agir en vain, nous ne ferons jamais trop, et le succès

sera évidemment proportionnel à l'effort utilement déployé..

Cette éducation morale, base naturelle de l'éducation sexuelle qui, en temps opportun, sera son épanouissement logique, se propose, en substance, d'inculquer, dans l'âme de l'enfant, en même temps que l'amour, le respect de sa mère en tant que mère et en tant que femme, en n'égarant jamais son imagination en de folles hypothèses sur le mystère admirable de la vie et de la procréation et, à l'inverse de ce que l'on a très généralement coutume de faire, en entretenant précieusement dans sa mémoire le souvenir qu'il est né, non pas sous un chou, ni sur un rayon du plus proche bazar, mais de cette femme qu'il appelle « mère », qui l'a porté dans son sein, a souffert pour lui transmettre sa vie, l'a nourri de son sang et rassasié de son lait.

Et ainsi, tout naturellement, s'inscrira dans son cœur, un sentiment profond de reconnaissance et, dans ses habitudes une respectueuse déférence à l'égard de la femme à mesure qu'il comprendra mieux le sens, l'importance et la beauté de sa mission.

« Quand tu parles d'une femme, dit une affiche américaine de propagande, penses à ta mère, à ta sœur, à ta fiancée et tu ne diras pas de bêtises ».

Parce qu'on aura toujours répondu simplement, franchement, honnêtement à ses naïves questions, seul moyen d'ailleurs de satisfaire sa naturelle curiosité et d'en limiter le champ, la femme ne sera pas pour l'enfant devenant jeune homme ce mystère troublant, si dangereux pour sa sensibilité, qu'en font généralement

nos méthodes actuelles d'éducation : Et, parce qu'il n'aura jamais été trompé, il gardera franchement sa foi à ses parents et ceux-ci conserveront l'autorité bienfaisante qu'ils ont sur lui. Il sera tout disposé à recevoir d'eux, en même temps que de maîtres qualifiés, l'enseignement sexuel qu'exige impérieusement — qu'on le veuille ou qu'on le nie — l'éveil des sens et qu'on ne saurait ni négliger, ni retarder sans courir le risque presque fatal de voir cette éducation, faussée, dès le principe, par des lectures malsaines ou les confidences équivoques d'un aîné, entr'ouvrir aux bas instincts la route des jouissances viles sans autre but qu'elles-mêmes alors que c'est l'appel de la vie qui se fait entendre à l'être tout entier et qu'il importe, pour la santé morale et physique du jeune homme, la beauté de ses enfants, la fécondité de nos familles et l'avenir de notre race que cet appel amoureux de la vie soit entendu dans son sens véritable, selon les exigences de la loi naturelle.

Il n'est pas douteux qu'instruit de sa dignité d'homme et de la signification de l'instinct sexuel le jeune homme fera moins facilement bon marché de lui-même et qu'il défendra d'autant mieux son patrimoine qu'il en saura plus exactement la précieuse valeur et qu'il sera mieux armé.

Avec, dans l'application des nuances particulières à leur sexe et à leur délicatesse naturelle, ce sont les mêmes principes de claire et saine franchise qui doivent guider l'éducation morale et l'éducation sexuelle de la jeune fille qui l'une et l'autre s'imposent égale-

ment car il est bien vrai, suivant le mot de M. le Professeur Pinard, que « l'ignorance n'est point du tout l'innocence, » et d'autre part, l'expérience prouve combien est grande la part de cette ignorance féminine dans le désordre que nous déplorons.

Sur cette souche parfaitement racinée se greffe, sans risque aucun de scandale, dès que les circonstances l'exigent, l'enseignement anti-vénérien dont nous avons parlé et l'expérience américaine prouve que, même poussé jusqu'au bout, comme nous l'avons fait dans la IX^e Région, il n'est pas, comme on l'a parfois prétendu, un encouragement à l'immoralité.

« Un fait significatif semble prouver le contraire, écrit M. W. A. Bradley, ancien lieutenant au Service de Santé des Etats-Unis. Au cours de la guerre, partout où il y avait dans un camp une notable diminution dans le taux des maladies vénériennes, il y avait presque toujours une baisse correspondante dans le nombre de traitements prophylactiques administrés ».

C'est la plus grave objection. L'expérience, on le voit, la confond comme le raisonnement et l'un et l'autre écartent également, sans difficulté aucune et sans contestation possible, celles plus timides, — comme la crainte d'éveiller imprudemment l'attention des jeunes gens, l'incertitude où l'on demeure de les préserver certainement même en les instruisant, la difficulté de traiter, avec la discrétion qui convient, un tel sujet devant un jeune auditoire... — que peuvent élever contre l'ensemble de ce système nos préjugés actuels.

Mais la force redoutable de nos habitudes s'oppose néanmoins à sa réalisation avec une obstination têtue que ne pourra vaincre qu'une obstination plus entêtée encore à vouloir nous sauver pour ainsi dire malgré nous.

La société toute entière est intéressée au succès de cette lutte, nouvelle en somme chez nous, qui pour vaincre le péril vénérien doit triompher d'abord de tant de préjugés qui empêchent d'en prononcer même le nom ! Il n'est pas de trop, pour en venir à bout de tous les moyens qu'a si heureusement employés l'excellente *Ligue contre l'Alcoolisme* : papillons, affiches, tracts, brochures, livres, conférences, comités d'action locaux, appels à la grande presse...

L'Etat a le devoir impérieux d'encourager et de soutenir toute initiative dans ce sens. Celle du *Comité national de l'Education physique et de l'Hygiène sociale* se propose de combattre « pour le salut de la race française », ces trois fléaux que sont l'alcoolisme, la tuberculose et les maladies vénériennes et, dit M. le Docteur Sicard de Plauzolles, directeur technique de l'Hygiène sociale, de « faire aimer et pratiquer cette première des vertus sociales, la *santé*, indispensable pour faire de l'individu un être utile, un producteur fécond, un soldat valeureux. » Le plan du *Comité national*, d'une belle ambition qui mérite l'aide de tous, vise à étendre ses comités d'action à tous les départements, à toutes les villes, aux moindres villages, à la façon du *Touring Club de France*, afin de pénétrer et d'agir partout.

L'État a le devoir aussi de prendre pour sa part toutes les mesures convenables, de répondre, par exemple, au vœu de la *Société de prophylaxie sanitaire*, signalant « l'intérêt qui lui paraît s'attacher, particulièrement à l'heure actuelle, à ce que les élèves garçons des établissements d'instruction secondaire, primaire supérieure et autres analogues, approchant de la fin de leur scolarité, soient avertis, par des conférences d'hygiène sociale des dangers que les maladies vénériennes font courir aux individus et à la société. »

Ce que l'État ne fait pas, ou plutôt ce qu'il ne fait que parcimonieusement dans ses *Ecoles Normales d'Instituteurs*, qui empêche les chefs des établissements d'enseignement libre de le faire largement à l'exemple du R. P. Didon alors qu'il dirigeait le collège d'Arcueil.

Objectera-t-on que le soin de cet enseignement relève de l'autorité des parents et qu'il leur appartient exclusivement de le donner ou de le refuser à leur enfant?

L'ignorance des parents, très générale en cette matière, fait malheureusement d'eux, en la circonstance de fort mauvais juges et leur enlève, en tout cas, la faculté de l'enseigner.

Il convient certes d'entreprendre l'éducation des parents, car il est normal qu'ils soient en mesure d'orienter eux-mêmes la vie morale et sexuelle de leurs enfants, mais cette éducation est à faire; elle n'est pas faite, et il serait évidemment fou de prétendre qu'il faut, en attendant qu'elle soit à point, continuer d'exposer au péril vénérien des générations et des générations.

C'est pourquoi le rôle des éducateurs prend actuellement, en cette question, une si grande importance.

Celui des médecins n'est pas moindre car, plus que tout autre, ils sont qualifiés pour donner l'enseignement aux parents et aux éducateurs et au besoin, dans le chapitre particulièrement délicat de l'éducation antivénérienne, pour les suppléer complètement.

CONCLUSIONS

Rendre possible le traitement de tous les vénériens par la création de « Services annexes », répartis judicieusement sur tout le territoire de la France ;

Faciliter à tous l'accès discret à ces dispensaires et chercher à attirer — de préférence de bon gré, mais, au besoin, de force, quand l'appel au bon sens et à la bonne volonté ne suffit pas, surtout s'il s'agit de prostituées, — l'innombrable clientèle qui, par un sentiment de honte ou d'intérêt mal compris ou, tout simplement par ignorance de la gravité du mal, se dérobe aux soins.

Répandre parmi les jeunes gens, dès que leur âge le peut comporter et que les circonstances l'exigent, l'enseignement antivénérien afin que, prévenus du danger, ils trouvent dans la crainte qu'il leur inspirera un motif de sage abstention ou que du moins, si la faiblesse humaine l'emporte, ils puissent ne négliger par ignorance aucune des mesures prophylactiques propres à leur assurer une relative protection :

Telles sont, résumées, les suggestions qui se dégagent de la première partie de cette étude et dont la

réalisation a donné, dans la IX^e Région, d'excellents résultats.

Pour les fortifier encore et arracher en même temps notre société au désordre moral, non moins redoutable pour l'avenir de la race, il est urgent de joindre à la lutte antivénérienne la lutte contre la prostitution.

La seconde partie de ce travail laisse entendre que tout ce qui contribuera à rendre misérable et vraiment indésirable le métier de prostituée et, par contre, agréable et rémunérateur le travail féminin, à restaurer en sa dignité et en son aisance nécessaires le foyer familial, à écarter de la route que doivent suivre nos jeunes gens et nos jeunes filles les tentations malsaines... contribuera, par le fait même, à entraver le recrutement de la prostitution dont il importe d'ailleurs de modifier la réglementation dans un esprit de douceur qui rende tentateur toujours le chemin du repentir. Elle montre enfin que l'éducation morale et sexuelle qui se propose de détourner nos jeunes gens des erreurs et des appétit vulgaires, en donnant, dès l'enfance, à toutes leurs énergies l'orientation qu'exigent leurs fins naturelles, demeure le moyen principal de la lutte contre la prostitution et, par conséquent, contre le péril vénérien.

Vu : le Président,
JEANSELME

Vu : le Doyen,
ROGER

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
POINCARÉ

BIBLIOGRAPHIE

Bradley (W.-A.). — Des faits, des exemples : ce qu'on a fait pour l'hygiène morale des camps américains (Alcoolisme, prostitution) (*L'Union morale*, n^{os} 25-26).

Gaucher et Gougerot. — Les dangers de la syphilis pour la communauté et la question du contrôle de l'État. — Rapport présenté au XVII^e Congrès international de médecine, tenu à Londres, les 6 et 13 Août 1913. — (*Annales des maladies vénériennes*, Août 1913, n^o 8).

Gaucher. — Rapport sur la lutte contre les maladies vénériennes et la syphilis et rapport complémentaire (*Bulletin de l'Académie de Médecine*, T. LXXV, p. 678 et 761).

Gougerot. — Organisation et fonctionnement d'un centre militaire (*Annales des maladies vénériennes*, Juillet et Août 1917 et Mai 1918).

— Prophylaxie « avant » et « après » (*Ibid.*, Septembre 1918).

— Traitement rural (*Ibid.*, Octobre 1918).

— Services annexes (*Ibid.*, Novembre 1918).

— Réglementation perfectionnée et projet de réglementation détaillée (*Ibid.*, Décembre 1918 et Janvier 1919).

— Trois procédés de prophylaxie « après » et trois nécessaires individuels de poche. (*Ibid.*, Février 1919).

— La lutte antivénérienne. Organisation des dispensaires

antivénériens « Services annexes » dans la population civile. Centre vénéréologique et dermatologique de la IX^e Région (*Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale*, Avril et Juillet 1917).

— Deuxième enquête sur la lutte contre les dangers de la prostitution dans les cinq départements de la IX^e Région (*Ibid.*, Janvier 1918).

— Prophylaxie des maladies vénériennes. Tracts et notices de propagande (*Ibid.*, Août et Novembre 1918 et *Soc. française de prophylaxie sanitaire et morale*, Juillet 1919, n^o 5, p. 130).

— La lutte antivénérienne : les perfectionnements désirables (*Paris Médical*, 22 Septembre 1917, n^o 38).

— De la collaboration des médecins dans la lutte antivénérienne et des moyens d'exécution (*Journal des Praticiens*, Juillet 1919, n^o 30).

— Calendrier de traitement des syphilitiques (*Ibid.*, Septembre 1919, n^o 38).

— Le traitement de la syphilis en clientèle (2^e édit., 1918).

Jeanselme. — Étiologie et prophylaxie des maladies vénériennes (*Traité d'hygiène* de CHANTEMESSE et MOSNY fasc. XVII, p. 601-708).

— Le dispensaire de salubrité et la cure de prophylaxie antisymphilitique (*Revue d'Hygiène et de police sanitaire*, Mars 1914).

— Création de deux dispensaires de prophylaxie antisymphilitique à l'hôpital Broca (*Presse médicale*, 9 Mai 1914, n^o 37).

— Du rôle des dispensaires de l'Hôpital Broca dans la lutte contre la syphilis (En collab. avec M. L. Hudelo) (*Bulletin de l'Académie de médecine*, T. LXXV, p. 364).

— De la lutte contre la syphilis pour la création de dispensaires dans les hôpitaux (En collaboration avec M. L. Hudelo) (*Presse Médicale*, 17 Avril 1916, n^o 22).

Martial. — Traduction du *Bulletin mensuel* du Département

sanitaire de l'État de New-York du 7 Janvier 1919 (*Revue d'hygiène et de police sanitaire*, Octobre 1919).

Queyrat. — Rapport sur l'organisation des « services annexes », présenté au *Comité national* le 13 Février 1919).

Pinard. — *A la jeunesse. Pour l'avenir de la race française.*

Sicard de Plauzoles — *La fonction sexuelle au point de vue de l'éthique et de l'hygiène sociale.*

Coulommiers. — Imp. DESSAINT et Cie.
